

Sociographie de l'Asie du Sud-Est

M. Lucien BERNOT, professeur

Dans le cours du *mardi*, consacré à l'artisanat (suite), nous avons d'abord rapidement résumé ce que nous avons exposé l'an dernier en reprenant cependant, quelques thèmes hâtivement abordés. Les villageois de l'Asie du Sud-Est ont toujours été capables de se nourrir, se vêtir et s'abriter à partir des ressources acquises dans le monde naturel environnant, ou bien des ressources produites par des moyens modestes mais cependant suffisants. Un cycle écologique contraignant partage l'année entre une période de travaux agricoles intenses, et une période de temps libre propre à d'autres tâches : tissage, vannerie, entretien des maisons. Très tôt dans l'enfance, les jeunes apprennent à copier ces travaux qui, plus tard, seront copiés par leurs enfants, ce qui assure une certaine pérennité à ces traditions techniques, lesquelles sont d'autant plus fortes que chaque ethnie souhaite maintenir les éventuelles différences avec les ethnies voisines. Cet artisanat s'est maintenu jusqu'à nos jours, non seulement dans les villages, mais aussi dans les villes qui ont conservé, jusqu'à cette seconde moitié du XX^e siècle, de solides traditions rurales.

Très certainement, les premiers artisans à part entière — nous entendons par là ceux qui avaient abandonné toute activité agricole pour se consacrer à la fabrication de produits spéciaux — furent des métallurgistes et des sauniers dont les monopoles furent à l'origine de petits « états » éphémères, très vite anéantis par les mouvements de populations : migrations, déplacements sous l'initiative d'un conquérant, réfugiés fuyant une région devenue zone d'insécurité. Soulignons encore une fois, que les déplacements ou exodes de populations que connaît actuellement cette région étaient déjà attestés, par exemple pour les Pyu, dans les sources chinoises des VIII^e et IX^e siècles.

*
**

Comparé aux études sur les histoires dynastiques, les guerres entre Etats, les religions, les littératures, l'archéologie, le politique (recherches bien

entendu valables), le nombre de travaux sérieux donnant une description précise des activités artisanales, tant du point de vue technique, que social ou économique, est réduit. Et souvent, de telles études ont privilégié l'artisanat qui participe de la vie artistique plutôt que celui qui est en rapport étroit avec les activités de la vie quotidienne.

A partir du catalogue des produits artisanaux présenté l'année précédente (cf. liste résumée, pp. 643-644 de l'*Annuaire... 1983-1984*), nous avons décrit quelques monographies en utilisant des travaux imprimés, des photographies (*) et nos notes de terrain.

Il n'est peut-être pas inutile de rappeler que tout travail de recherche sur une monographie artisanale, doit tenir compte d'un plan rigoureux avec deux enquêtes : 1°) « une enquête statique », 2°) « une enquête dynamique ». Dans la première, il faut se pencher sur la situation et le site du village de l'artisan, faire l'historique de son métier, décrire le milieu social, les conditions économiques, démographiques, puis aussi étudier le lieu de la fabrication (c'est-à-dire l'atelier), en dresser le plan, faire la liste des matières premières, l'inventaire des outils, instruments (voire machines), établir le catalogue des produits fabriqués, sans oublier les vocabulaires. La seconde enquête portera sur la fabrication découpée — pour la clarté de l'exposé — en « chaînes opératoires » avec les durées et les rythmes, l'économie de l'entreprise (avec des données chiffrées), et la vie sociale de la même entreprise.

Plusieurs cours permirent de présenter des monographies, quelques-unes de façon relativement détaillée, d'autres, sous une forme plus résumée. Chez un charron-forgeron (il construisait des chars et possédait une forge) des environs de Mandalay, nous avons passé, au cours de l'hiver 1976-1977, plusieurs jours à la description de son atelier et à celles de la fabrication ou de la réparation des chars, principalement celles des roues. Ce type de char (deux roues avec bâti triangulaire) est fort ancien en Eurasie (C.W. Bishop) et, au IV^e siècle avant notre ère, il était déjà fabriqué en Chine du Nord, avec des roues à rais. En Birmanie (où il serait venu beaucoup plus tard, sans doute de l'Inde), jusqu'aux dernières années du XIX^e siècle, il était fabriqué avec des roues pleines, ou bien formées de trois parties : deux demi-disques étant plaqués sur un rectangle. En deux ou trois générations,

(*) Nous nous permettons d'introduire cette note. M. Michel Bruneau, du C.E.G.E.T. de Bordeaux, nous a aimablement communiqué une trentaine de cartes postales du « Tonkin » et de la « Cochinchine ». La plupart sont numérotées. Parmi celles en notre possession, la première porte le n° 64, elle représente un « Village du papier » des environs de Hanoï ; la dernière porte le n° 840 bis, elle est légendée « Jeunes filles Méo tissant la toile de chanvre ». Il semble, d'après les oblitérations, que ces photos aient été prises dans les premières années du XX^e siècle. Les cartes postales sont éditées par « P. Dieulefils, Hanoï ». Celles que nous avons vues sont d'incontestables témoins ethnographiques.

les artisans, copiant sans doute les roues anglaises, apprirent à construire des roues à rais. Notre informateur, dans des bois choisis (nous avons noté sept familles différentes pour la construction d'un char) façonnait des pièces qui devaient, ensuite, être assemblées avec minutie, comme les jantes, les rais, les boutons. Les mortaises de ces derniers étaient d'abord ébauchées par des trous forés à la tarière, puis égalisés au ciseau à bois, les jantes étaient façonnées à l'herminette, les rais à la scie avec, à chaque extrémité, un tenon enfoncé dans la mortaise du bouton et dans celle de la jante. En général, les roues ont douze rais, soit six jantes, ce qui correspond à une longueur quasi identique pour chaque jante et le rayon. Le bandage de la roue (acier corroyé importé) était cintré grâce à la jumerante que l'artisan avait construite, après quoi il ambattait sa roue, le bandage soudé étant au préalable chauffé. Pour tenir compte de l'écuanteur, les rais n'étaient pas exactement perpendiculaires à l'axe du bouton ce qui assurait une certaine souplesse au char quand il roulait.

Le métal n'est employé que pour le bandage des roues, les boîtes et cordons des boutons ; toutes les autres pièces étant assemblées par le système tenon-mortaise.

Il fallait environ trente jours de travail à deux hommes pour construire, à partir des bois équarris et des bandes de métal, un char complet (roues, bâti, caisse et joug) qui était vendu (1976-1977) 2 100 *kyats*, soit plus ou moins l'équivalent d'une douzaine de mois de salaire d'un instituteur rural. Certains bois, et surtout le métal, étant contingentés, ce prix peut être sensiblement plus élevé. Les chars étaient utilisés jusqu'à l'extrême limite ; les roues, même brisées, étant conservées pour récupérer les parties pouvant servir à construire une autre roue. Sur le lieu de travail, on ne trouvait aucun étau, établi ou table de travail (à l'exception de l'enclume). La taille des différentes pièces, leur assemblage, se faisaient sur le sol, près du sol, voire dans des cavités (par exemple pour loger une extrémité du bouton), le pied nu, ou les deux pieds, maintenant la pièce à façonner.

Nous nous contenterons, ici, de citer quelques autres monographies.

Dans beaucoup de villages, un artisan possède souvent une presse à huile, plusieurs types sont utilisés, dont le type rotatif, bien connu dans l'Inde (un pilon presse, en tournant dans un mortier, le mouvement rotatif étant imprimé par un animal). L'huile est extraite à partir de graines de sésame ou de moutarde et, de plus en plus, à partir de l'arachide dont la culture s'est intensifiée dans les plaines. Le travail est effectué par les hommes et par les femmes, mais généralement ce sont les femmes qui vérifient les quantités de graines fournies par les paysans et le poids de l'huile extraite. Ce type de presse est attesté de la Thaïlande occidentale au Proche-Orient et du Népal aux îles Seychelles (extraction du coprah).

Le coton est abondamment cultivé dans toute l'Asie du Sud-Est et si son artisanat fut ruiné en Chine et en Inde au XIX^e siècle, il s'est maintenu dans la péninsule indochinoise. En birman, le coton égrené se dit *gwam.*, mot qui désigne aussi la ramie (mot malais), *Boehmeria nivea* Hook. Chaque maisonnée du monde rural possède son métier à tisser, des villages se sont spécialisés dans cet artisanat, généralement contrôlé par les femmes, bien que des hommes tissent sur les métiers à deux marches.

Nous avons présenté une monographie sur des sauniers. Le sel est extrait à partir de l'eau salée remontée de puits creusés (technique qui demanderait de longues explications). Les sauniers laissent l'eau dans une fosse où elle s'évapore un peu. Après quoi elle est répandue sur une terre friable et plusieurs fois hersée pour accentuer l'évaporation. Cette terre salée est placée dans des bacs, puis lessivée par apport d'eau salée ; l'eau extraite à partir d'un conduit aménagé dans le fond du bac est ensuite bouillie jusqu'à évaporation définitive ; il reste le sel. C'est un travail effectué par les femmes comme par les hommes.

Plusieurs monographies sur la poterie (basse Menam, région de Shwebo, sud de Rangoun) furent abordées pour montrer le rôle actif des femmes, non seulement dans la fabrication, mais aussi dans la direction du travail et la vente des produits. Plus ou moins rapidement, nous avons décrit la fabrication de pâte de haricot (à partir d'un pois chiche bien que le mot chinois *tofou* ait été adopté), d'instruments de musique, et la préparation d'un fard à partir d'une Rutacée, *Murraya paniculata* Jack.

Une bonne monographie comme celle de L. Milne sur les Palaung (1924), complétée par des observations faites chez les Karen Pa-O, nous a permis d'étudier la fabrication des « choucroutes » composées de pousses de bambou ou de feuilles de thé. Très certainement les feuilles du théier ont été utilisées en légumes ou comme masticatoire dans de nombreuses ethnies de la Chine du Sud et des régions septentrionales de la Thaïlande et de la Birmanie.

*
**

Devant ce sujet difficile à cerner, tant par la diversité des moyens techniques employés que par celle des produits fabriqués, force est de constater que cet artisanat a peu changé depuis les premières descriptions (début du XIX^e siècle) jusqu'à l'époque actuelle. Si, dans certains domaines comme l'alimentation, les vêtements, « le refus de l'emprunt » (R. Maunier, 1935 ; A. Leroi-Gourhan, 1945) est manifeste, ou du moins limité, par contre, dans quelques cas, beaucoup plus rares : roue à rais remplaçant la roue pleine, soufflet centrifuge remplaçant le soufflet de type malais, l'artisan est capable de copier fort adroitement.

Bien sûr, il faudrait nuancer, tenir compte des habitants des grandes métropoles modernes et des campagnes, de ceux des terres basses et des terres hautes, mais on peut répéter, ce que nous écrivions au début de ce compte rendu, que l'artisan produit et que son client consomme toujours les produits identiques à ceux des siècles passés.

Dans notre monde occidental, l'artisanat fut d'abord une émanation de la vie rurale, mais il fut capable d'adopter les innovations venant de l'extérieur, ce qui lui permit un réel épanouissement. En Asie du Sud-Est, le monde rural fut simplement plus contraignant, freinant même, quand il ne les empêchait pas, les bénéfices de ces apports extérieurs, pourtant sans cesse renouvelés au cours de deux millénaires depuis l'arrivée des étrangers à motivation religieuse, comme les Indiens, ou mercantile, comme les Chinois, vocations cumulées à partir du XVI^e siècle, et surtout du XIX^e, chez les Européens qui s'installaient.

L'artisan de village, évidemment isolé, était sans doute dans la situation la plus défavorable, mais les artisans réunis dans des villages — là encore à l'inverse de ce qui s'est passé en Occident — ne dépassèrent pas (sauf de rares exceptions comme chez les Intha du lac Inlé), les cadres d'une vie sociale basée d'abord sur des relations de voisinage, avec échange de services, atteignant rarement les formes d'une organisation créée en vue de faciliter la production en tenant compte d'un contrat.

*

**

Dans les séminaires du *mercredi*, nous avons présenté, à partir de photocopies distribuées aux auditeurs (dessins effectués par M^{me} Sophie Clément, E.H.E.S.S.) et de projections (ces dessins ayant été réduits en diapositifs réalisés par le Laboratoire photographique du Collège de France) des objets fabriqués, ou en cours de fabrication, ainsi que des outils et instruments, illustrant, en partie, le cours du *mardi*.

Nous avons ébauché des cartes de répartition des noms des plantes à épices de cette région : cannelle, girofle, muscade et macis, gingembre, curcuma, cardamome ; et des plantes étrangères : poivre (Inde), coriandre (Proche-Orient), piment (Mexique).

Une séance fut consacrée au thé en tant que plante masticatoire (sujet abordé dans un cours) en puisant une partie de nos informations dans la thèse de M. Michel Bruneau (C.N.R.S.) qui donne un excellent résumé des activités techniques et économiques concernant cette préparation pour la Thaïlande du Nord. Il a recueilli, en siamois, le nom de *miang*. Bien que le dictionnaire de Pallegoix (1854, p. 438) — le mot est transcrit *mieng* — glose par « arek et betel », le mot ne semble pas siamois (arek-betel se

dit *mak phlu* en siamois). L. Milne, dans son dictionnaire palaung-anglais (1931, p. 149) donne le mot *myām*. Très certainement il doit s'agir d'un mot d'origine chinoise : pékinois moderne *ming*, ancien chinois *mi^weng* (Karlgren, *A.D.Ch.*, sous n° 633). Pour le thé, la plante et l'infusion, les Thaïlandais ont emprunté au chinois du nord *cha*, mot quasi universel maintenant, l'anglais *tea*, le français *thé* étant basés sur la prononciation du Fukien, du même caractère.

Nous avons aussi abordé le dossier des riz ordinaires et glutineux (le mot pour les riz glutineux étant souvent celui pour le riz ordinaire suivi d'un déterminant), vaste sujet dépassant celui du riz car il faudrait parler des millets qui, eux aussi, se répartissent selon ces deux propriétés. Comme l'a rappelé M^{me} Francesca Bray (C.N.R.S.) dans J. Needham, *S.C.Ch.*, VI, 2, le riz glutineux serait plutôt le résultat d'un gène récessif, isolé par la sélection des hommes — surtout les montagnards — de cette région. Ce serait donc par la recherche, absolument empirique, de préparations culinaires (cuisson à la vapeur ?) que cette variété aurait été créée. C.R. Stonor et E. Anderson ont noté une transformation homologue pour les maïs (plante amérindienne) cultivés en Assam.

M^{lle} Jane Cobbi (C.N.R.S.) et M. Yoshio Abé ont développé cette hypothèse en montrant que le riz glutineux est surtout cultivé en Asie du Sud-Est, Chine et Japon (chez les montagnards et souvent consommé dans des repas de fêtes) alors qu'il est inconnu dans l'Inde (sauf peut-être dans le Bengale oriental, L.B.) et à Madagascar.

D'autres exposés ont été faits par M. Bernard Koechlin (C.N.R.S.) sur les plantes cultivées des Maldives et des Seychelles ; M^{lle} Bodo Ravolomanga sur le riz à Madagascar et M. François Robinne (I.N.A.L.C.O.) sur la fabrication du lait concentré et sucré, en Birmanie.

M^{me} Sophie Clément (E.H.E.S.S.) a présenté un dossier sur la conservation des grains au Laos et en Thaïlande et M^{me} Nicole Revel-Macdonald (C.N.R.S.) a parlé du cycle écologique chez les Palawan (Philippines).

L. B.